

Été

Le jour où j'ai failli perdre ma petite virilité, je m'étais levé à 6 h du matin. J'avais rêvé toute la nuit que je perdais mon pénis. Pas comme un fruit qui tombe d'un arbre. Non. Plus comme une peau qui pèle, après un violent coup de soleil. Oui, c'est ça : une peau qui pèle. J'avais rêvé toute la nuit que je perdais mon pénis couche par couche. Mon pénis pleumait, jusqu'à devenir un vagin. Une succession de peaux de banane, comme des poupées russes. Oui, c'est ça : des poupées russes. Pis dans la dernière pelure, la plus petite : rien. Je m'étais levé le sourire aux lèvres, persuadé d'avoir un vagin entre les jambes. En me touchant l'entrejambe, j'avais bien remarqué que mon pénis était toujours là, à sa place habituelle. Là où il avait toujours été. J'avais été déçu pas à peu près.

Je m'étais levé tristement, pour aller faire pipi. J'avais croisé mon père aux toilettes. Il

paniquait. Il pensait qu'il venait d'uriner du sang. Il était allé réveiller ma mère, pour qu'elle l'amène à l'hôpital. Mais ma mère l'avait calmé en lui disant qu'il avait calé la moitié du bol de betteraves au souper. Mon père se vidait pas de son sang. Non. Il pissait juste du jus de betterave. C'est tout. Il y avait pas de quoi paniquer.

J'étais retourné au lit, sans réussir à me rendormir. J'étais trop excité. Je pensais juste aux glissades d'eau. C'était samedi. Dans quelques heures, à midi tapant, ça allait être l'ouverture du Super Parc aquatique de Saint-Sauvignac.

Comme je pouvais plus faire dodo pantoute, je m'étais assis en indien dans mon lit, pis je m'étais parlé à voix haute. « Je suis plus un 5^e année. C'est fini depuis hier, ça. Je vais bientôt être en 6^e année. Ma dernière année de l'école primaire. Un an avant l'école secondaire. Eille, on rit pus. » Pis après m'être dit ça, je m'étais mis à faire le bilan de la veille. Hier, après le souper, j'étais allé voir la pharmacienne de mon Familiprix. Inspiré par la tralée de publicités où on peut tout dire à son pharmacien, j'avais tout débballé à la mienne : mon début de mal de gorge pis mon envie de perdre mon pénis. Elle avait souri comme quand on dit « mes condoléances » à la télé. J'aurais voulu qu'elle me prenne dans ses bras pis qu'on pleure ensemble. J'aurais surtout voulu qu'elle me prescrive autre chose que des pastilles pis du sirop. Le sirop aide en rien la perte de son pénis. J'avais vérifié. Familiprix

pouvait rien pour moi. J'étais finalement sorti avec juste un Cherry Blossom. Il y a une cerise dedans, pis un genre de sirop. « On sait jamais », que je m'étais dit. « Des miracles sucrés, ça existe. »

Tout en savourant mon Cherry Blossom, j'étais passé à la piscine municipale à côté du Familiprix pour voir si mes amis seraient là. J'aime aller à la piscine pour voir les gars en bedaine. C'est beau, je trouve, un gars en bedaine. Collés contre la clôture, il y avait Hugo pis un gars avec une queue de rat, plus jeune que nous autres, qui est dans une classe spécialisée de mongols. Ils jouaient à roche-papier-ciseaux-allumette, pis Hugo semblait rudement meilleur que le petit gars avec une queue de rat. Ce petit gars gentiment mongol prenait toujours l'allumette, comme s'il avait pas compris qu'au point de vue des probabilités, c'est l'allumette qui se fait détruire le plus facilement, ex aequo avec le papier (la roche déchiquette l'allumette, les ciseaux coupent l'allumette; il y a juste le papier qui est plus faible que l'allumette, mais le papier, lui, enveloppe la roche, pourtant la plus forte). J'étais pas resté longtemps avec eux, parce qu'ils étaient en tee-shirt. Quand je vais à la piscine, c'est essentiellement pour regarder des gars en bedaine. Heureusement, les plus beaux gars de ma classe étaient dans l'eau, sans tee-shirt. Il y avait Landry, Mammouth, Cédrik Eberstark pis Crapaud. Ils jouaient tous au water-polo. Je trouvais ça trop violent, ça fait que j'étais resté sur le bord de la piscine, en gardant

mon tee-shirt de Marie-Mai. (Ça, c'est le tee-shirt qui me fait sentir le plus mince. Je l'avais mis parce que c'était la dernière journée d'école, pis que c'était une bonne raison pour me sentir beau cette journée-là.) Si mes amis m'avaient invité à jouer avec eux, j'aurais proposé de jouer à Marco Polo à la place. C'est moins violent, pis on a le droit de caresser la personne qu'on trouve les yeux fermés, pour deviner c'est qui. C'est le jeu idéal, il me semble. Non?

À un moment donné, Landry avait lancé une garnotte à Cédrik Eberstark, mais il avait manqué de visou. Elle était sortie de la piscine. C'est moi qui l'avais reçue, en plein sur le coude. Ça m'avait vraiment pincé. J'avais poussé un petit cri aigu, pis j'avais échappé la dernière bouchée de mon Cherry Blossom. La cerise pleine de crème et de sirop avait roulé sur Marie-Mai, pis était tombée dans la piscine. Cédrik Eberstark, qui choisit toujours bien ses mots, avait crié : « On jurerait que Bouboule a une trace de sperme sur son tee-shirt de fille ! » et tous les autres avaient ri. Ça avait beaucoup résonné parce qu'il y avait presque personne à la piscine. J'avais ri moi aussi, pour pas avoir l'air con. J'avais ramené mon tee-shirt à ma bouche, pis j'avais léché la crème de mon chocolat. Pas de gaspillage. J'ai toujours été comme ça, moi. Mais j'avais pas retouché à la cerise confite. Elle aurait goûté le chlore pis ça me parlait pas plus qu'il faut. Pis j'aurais pu tomber dans la piscine en la ramassant. C'est le genre d'affaire que je fais, moi : tomber dans la piscine en voulant

juste ramasser une cerise confite qui flotte. Ça fait que j'avais rien fait. J'étais juste resté cinq bonnes minutes à être triste de voir mon plus beau tee-shirt sali.

Quand mes amis avaient eu fini de jouer, ils étaient passés au vestiaire se changer. Je les avais suivis, en faisant semblant d'avoir envie de pipi. Je voulais les voir tout nus, comme j'avais réussi à faire la semaine d'avant. En poussant la porte, Landry avait dit que c'était le vestiaire des gars, pas des filles. Crapaud et Cédrik Eberstark avaient encore ri, mais pas Mammouth. Mammouth, c'est le seul gars de ma classe plus rond que moi (j'aime beaucoup me mettre en équipe avec lui à l'école parce qu'à côté, j'ai l'air super mince). Il leur avait dit que c'était pas drôle, comme *joke*. Que je pouvais rentrer si je voulais. Ça fait que j'étais allé faire pipi, en regardant comme un espion tannant mes amis mouillés et tout nus. Finalement, j'avais juste vu le pénis de Mammouth, pis ça m'avait beaucoup déçu. C'était surtout Crapaud que je voulais voir, mais c'était comme s'il sentait que je le regardais. Il s'était caché avec la main, comme quand le soleil nous frappe les yeux. J'avais pensé que Crapaud, au fond, c'était un gars gêné, pis je l'avais trouvé plus *cute* que jamais.

Pendant que je me lavais les mains en prenant beaucoup trop mon temps, je le regardais dans le miroir. Toujours comme un espion très très bon, très zélé. Je détaillais sa peau super lisse, sauf sur son épaule droite, très raboteuse, parce

que quand il était petit, il avait été brûlé au 3^e degré. On avait jamais su par quoi, mais je m'en foutais. Je la trouvais belle, son épaule raboteuse, moi. En début de 2^e année, je lui avais fait croire que ma langue avait des propriétés magiques. Que c'était comme un onguent hyperpuissant. Que si je passais ma langue sur son épaule, sa peau raboteuse allait redevenir lisse comme le reste. Mais il avait dit « Non merci ». Il était okay avec sa peau de reptile. J'avais trouvé ça ben dommage, j'aurais tellement aimé ça passer ma langue de Polysporin sur son épaule raboteuse.

Ce que me renvoyait le miroir, c'était que Crapaud avait le plus beau dos des quatre gars. Toujours en me lavant les mains au ralenti, j'avais le loisir de reluquer comme je voulais son super beau dos. Un dos où chacun de ses os était mis en évidence. Les billes alignées de sa colonne vertébrale, sa cage thoracique comme une belle cage d'oiseau toute délicate. Mais surtout : ses superbes omoplates, comme des ailerons d'avion. Ou non, plus comme des pattes de reptile. Genre une grenouille, ou un crapaud, justement. Crapaud portait tellement bien son nom. C'était d'ailleurs son nom de scout : « Crapaud vibrant ». Celui de Mammouth était « Mammouth rapide ». Les deux, depuis leur formation de scout de l'été dernier, avaient décidé de conserver leur animal-totem et de laisser de côté leur qualificatif inutile. Tout le monde sait que Mammouth est rapide. Tout le monde sait que Crapaud est vibrant. Surtout moi.

Pendant que mon Crapaud vibrant enfilait ses bobettes, ses omoplastes toutes maigres remuaient. C'était super *cute*. J'aurais passé ma vie à regarder Crapaud enfiler ses bobettes pour voir le travail de ses omoplastes.

C'est là que Crapaud avait dit à Mammouth qu'il était beau, son tatouage, sur le bras. On pouvait lire « Glissade d'O rocks » que Mammouth s'était écrit au Sharpie noir. Chaque jour, depuis l'annonce de l'inauguration des glissades d'eau le printemps dernier, il repassait son feutre sur son tatouage maison. Il avait essayé pendant une semaine de nous faire croire que c'était un vrai tatouage, mais Cédrik Eberstark, toujours aussi fraîche-pet, avait dit que c'était trop laid pour être un vrai, mais que surtout, il y avait trop de fautes d'orthographe pour qu'un tatoueur, même un peu illettré, ait accepté de lui tatouer ça sur le bras. Après sa séance de water-polo, son tatouage était légèrement décoloré. « Je vais repasser dessus demain avant les glissades ! » qu'il nous avait assuré. « Vas-tu venir, Bouboule ? » qu'il avait ajouté en regardant à peu près dans ma direction (Mammouth louchait un tout petit peu et, parfois, c'était pas évident-évident de savoir s'il nous parlait à nous). J'avais ri. C'était sûr et certain que j'allais y aller! Voir que ça se pouvait, manquer ça! Comme les autres, j'attendais ce moment-là depuis tellement longtemps. J'avais été heureux de partager ma découverte avec mes amis les fesses à l'air : « Moi, je vais pas glisser comme vous autres. Je vais glisser en skeleton. » Tout le monde avait ouvert la bouche

comme des poissons surpris.

- C'est quoi, ça, skeleton ? qu'avait demandé Crapaud, en se grattant le cou avec beaucoup de beauté.

J'étais fier de lui apprendre de quoi.

- C'est inspiré d'une sorte de luge qui se pratique à plat ventre, la tête devant. Je vais faire pareil dans la plus grande glissade. La fameuse Calabrese. C'est aérodynamique. C'est pour ça.

- C'est sûr que Mammouth pis toi, vous aurez pas de problème avec ça, être aérodynamiques. Plus on est gros, plus on glisse vite. Pas vrai? avait cruellement remarqué Landry.

Mammouth avait poussé gentiment son ami. Moi, j'avais rougi de honte. C'était si évident pour moi que j'étais plus mince que Mammouth. À ses côtés, bien honnêtement, je me trouvais squelettique. C'est pour ça que je sentais que glisser en skeleton, c'était fait pour moi. Skeleton, squelettique. Je sais pas. Moi, ça me parlait.

J'avais quitté le vestiaire légèrement triste du peu que j'y avais vu, pis encore plus de ce que j'y avais entendu. Mais en passant la porte, Crapaud m'avait crié : « À demain, Bouboule! »

- À demain, oui!

J'avais répondu avec autant d'amour et de ferveur que si j'avais dit « Oui, je le veux. »

Je dois ici dire que quelque chose d'unique me lie à Crapaud. C'est quand même lui le premier qui a commencé à me surnommer Bouboule, quelque part en 2^e année, après qu'il a refusé que je lui lèche l'épaule. Je pense que je l'aime.

*

Le jour où j'ai failli perdre ma petite virilité, j'étais finalement sorti du lit à 8h30, quand l'odeur du bacon avait flotté jusque dans ma chambre. Du bacon gras et lourd. Maman cuisinait ce que j'aimais le plus. J'avais eu instantanément l'eau à la bouche. J'avais couru à la salle à manger comme si la vie de Crapaud en dépendait. J'avais savouré mes trois œufs, mes deux toasts au beurre de pinottes et, surtout, mes quatre *slices* de bacon comme si c'était mon dernier repas sur terre.

Autour de 9h, après le déjeuner familial du samedi, ma mère m'avait proposé de me couper les cheveux. J'avais pas osé lui dire non. Faut dire que, depuis quelque temps, c'est toujours ma mère qui me coupe les cheveux. Chaque mois. C'est une catastrophe, chaque fois. C'est systématiquement inégal et très laid. Mon crâne apparaît toujours par spots, là où ma mère s'est emportée sur les ciseaux. Chaque fois que ma mère me coupe les cheveux, j'ai clairement l'air d'avoir la leucémie, quand

on me regarde de dos. Ce matin-là, ma mère avait paru particulièrement déchaînée. Comme chaque matin, elle écoutait un vieux succès d'Elvis Presley et battait la mesure en claquant les lames. Une chanson intitulée *Hound Dog*, mais que j'appelle tout le temps la chanson du hot-dog. Le tempo de la toune est pas mal rapide. Ça allait certainement être un beau gâchis, encore une fois. Mais une fois la coupe de cheveux terminée, je lui avais quand même dit merci. Je suis un bon gars. Après tout, c'est pas de sa faute. Elle manque de précision depuis deux ans. Depuis qu'elle a reçu une grosse boîte d'air climatisé sur la tête, y a deux étés de ça. Imaginez bien. Ma mère. Qui marche dans la rue. Tout heureuse. Avec un peu de sueur sur sa robe d'été (on est au pic de la canicule du mois de juillet). Qui a pas le temps de voir qu'une boîte d'air climatisé crisse son camp de la fenêtre d'un appart au deuxième. Qui lui tombe sur la caboche. Aoutche.

Elle a eu deux vertèbres cervicales de déplacées et une sévère commotion cérébrale. Mais surtout, elle a commencé à faire des choses sans finesse, genre me couper les cheveux comme une crise d'épilepsie. Elle a commencé à avoir un comportement bizarre. Par exemple, tousser très fort en plein milieu d'une minute de silence en mémoire des gens qui nous ont quittés. Ou encore, demander au propriétaire du Super C de Saint-Sauvignac de tamiser l'éclairage des néons parce qu'elle trouve que « la lumière des étalages est trop agressive ». Il arrive à ma

mère de crier au Super C : « Faire son épicerie, ça peut être intime, non? Pas besoin de cet éclairage vulgaire! »

À 9h27 pile, heure du micro-ondes, ma mère m'avait poussé jusqu'à la salle de bains pour que je m'admire dans le miroir. J'avais officiellement une nouvelle tête leucémique. De face, j'étais triste à voir aller. De dos, c'était encore pire. Tout ça était la faute au hot-dog d'Elvis Presley. Mais j'avais dit ce que je devais dire.

- Wow. C'est vraiment très très beau.

- Oui, hein? Ta mère est pleine de talents cachés!

J'avais encore joué le rôle du bon petit gars.

- C'est sûr.

- Tu vas faire quoi, aujourd'hui, mon agneau? que m'avait demandé ma mère.

- Mais maman, voyons, c'est les glissades d'eau, aujourd'hui!

- Ah, ben oui. J'ai la tête ailleurs.

J'avais rien répondu pendant un moment, pis je lui avais retourné la question.

- Pis toi? Tu vas faire quoi?

- C'est aujourd'hui que je vais aller voir Josée

Lavigueur. J'ai décidé ça pendant que je cuisais le bacon, tantôt. Je vais me rendre chez elle cet après-midi. J'ai son adresse. Elle habite à Saint-Lambert. C'est pas si loin que ça.

Je dois expliquer ici que, depuis le mois de mai, ma mère s'était mise dans la tête qu'elle était chorégraphe. Elle avait pourtant jamais fait d'études en danse. Elle dansait même pas vraiment (à part des déhanchements approximatifs sur du Elvis Presley). Mais elle s'était quand même autoproclamée chorégraphe. Elle voulait absolument faire un spectacle de danse contemporaine qui mettrait en scène Josée Lavigueur totalement nue. Oui, oui. Josée Lavigueur, la femme qui fait de l'aérobic à *Salut, Bonjour!* C'est farfelu, je sais. Jamais Josée Lavigueur osera se mettre nue sur scène pour un spectacle de danse contemporaine. Encore moins dirigée par une chorégraphe improvisée. Par l'entremise de sa sœur Claudine, ma mère avait réussi à mettre la main sur le bottin de l'Union des artistes (maman Claudine est comédienne, même si on l'a jamais vraiment vue à la télé). Ma mère avait trouvé dedans le numéro de téléphone de Josée. Elle l'avait appelée. Josée avait été super fine, mais elle lui avait dit qu'elle était pas intéressée. Ma mère avait insisté. Josée avait été un peu moins fine. Ça faisait un mois que ma mère harcelait Josée Lavigueur au téléphone deux ou trois fois par semaine pour qu'elle danse nue dans son projet de spectacle. C'était très gênant. Josée avait fini par changer de numéro. Ça avait beaucoup insulté ma mère, ça.

Et voilà que ma mère remettait ça, pis qu'elle voulait même se déplacer pour harceler la pauvre prof d'aérobic de TVA. J'avais ressenti un léger stress. Papa aimait tout de maman, à l'exception de cette nouvelle lubie de spectacle avec Josée Lavigneur. Il trouvait qu'elle allait un peu trop loin. Pis il avait sans doute raison, entre vous pis moi.

- Est-ce que papa sait que tu vas rendre visite à Josée?

- Non. Mais il a un contrat de clown à Sherbrooke, tout à l'heure. Alors si je fais ça vite vite, il s'en rendra pas compte. Si tu y dis pas, ben sûr.

Je me sens aussi obligé de préciser le travail de mon père. En semaine, il est fonctionnaire, ce qui est pas très original. Toutefois, ce qui est un peu surprenant, c'est que, les fins de semaine, il a des contrats de clown à gages. C'est lui qui a inventé ça. Il s'annonce dans les *Pages Jaunes* et sur Internet. Il propose ses services partout au Québec. Habillé et maquillé comme un clown, mon père se rend chez le fêté, et fait ce que le client lui a demandé. Un client qui est généralement anonyme. On comprend pourquoi. Presque toujours, mon père est embauché pour chanter « Bonne fête, trou de cull! » Parfois, on lui demande quelques extra. Du genre : entarter le fêté, ou lui lancer une balloune d'eau sur la tête. Ou encore lui faire éclater des ballons de fête à un centimètre des oreilles. Ça marche super bien, ses affaires. Être clown à gages, c'est

payant, qu'il dit. Les Québécois s'aiment moins qu'on le pense, j'imagine. C'est sûr qu'il y a les risques du métier : à deux reprises, il a été arrêté par la police, mais on l'a toujours relâché, parce que le jubilaire portait finalement pas plainte. Mon père dit trouver un équilibre parfait entre son emploi au Registraire des entreprises et ses contrats de clown à gages. Je suis content pour lui.

J'ai des parents heureux et épanouis. La grosse boîte d'air climatisé tombée sur la caboche de ma mère il y a deux ans y est pour beaucoup. Ma mère est plus libérée que jamais et, la plupart du temps, mon père l'apprécie. Il paraît qu'avant, ma mère était très frigide au lit. C'est mon père qui en parle ouvertement. Depuis l'accident, elle se serait métamorphosée en bombe sexuelle. Et c'est elle qui aurait donné l'idée à mon père de devenir clown à gages. Ça a été un accident épanouissant pour nous tous, qu'affirme toujours mon père.

Avec ma jolie tête de leucémique, il m'arrive d'en douter un peu.

À 9h42, je prenais une douche pour me débarasser des petits poils coupés collés après mes oreilles, mon cou, mes épaules. Pendant que j'étais nu dans la douche, Elvis s'était une fois de plus faufilé dans la salle de bains. Je dois dire qu'Elvis est un pervers. Un vrai de vrai. En ouvrant le rideau, le corps lustré comme un poisson, j'avais vu ses grands yeux de chat regarder

mon pénis. J'avais spontanément mis mes mains devant pour le cacher, un peu comme Crapaud avait caché le sien hier, dans le vestiaire de la piscine. En vitesse, j'avais enfilé mon costume de bain, qui me fait une taille de guêpe. J'avais sorti le tee-shirt de Marie-Mai de la sècheuse et l'avais enfilé rapidement. Elvis n'avait heureusement pas eu le temps de voir grand-chose de mon anatomie.

À 10 h pile sur le micro-ondes, j'étais fin prêt à aller attendre l'ouverture du Super Parc aquatique de Saint-Sauvignac. Mon excitation était à son comble. J'avais pris une serviette de plage – celle où il y a Elvis Presley en costume de bain, un chapeau de paille sur la tête – pis j'avais pris l'argent pour mon entrée. Un billet de vingt dollars que j'avais mis dans les poches de mon maillot. Ma mère m'avait dit que j'étais beau pis je lui donnais raison.

J'avais marché jusqu'au parc aquatique. J'avais traversé la track de chemin de fer en faisant un grand chassé (je traverse toujours la track en faisant un chassé, je sais pas pourquoi, c'est comme si la track m'appelait à faire ce joli mouvement de danse). Ça avait dû me prendre moins de trente minutes, parce qu'une fois arrivé dans la foule, j'avais demandé l'heure à Mammouth pis il m'avait dit 10 h 28. Mammouth était déjà là. Landry et Cédrik Eberstark aussi. Mais pas Crapaud. Il y avait aussi une quinzaine de jeunes de l'école primaire de Saint-Sauvignac. Mais pas Crapaud.

Ça m'avait inquiété. « Mammouth, sais-tu si Crapaud va venir? »

- Ben sûr! Il voulait juste pas attendre pour rien. Il va arriver à midi moins quart, pis y va se placer avec nous autres, dans la file. À moins que tu veuilles pas le laisser passer.

- Ça va de soi.

Oui, ça allait de soi que je le laisse me dépasser et me montrer la beauté de son dos lisse, de son cou étroit, de son épaule raboteuse. Je pensais très très fort à la peau variée de Crapaud quand Cédrik Eberstark, toujours aussi mesquin et raffiné, avait remarqué ma tenue vestimentaire pour la baignade.

- Tu ne portais pas le même tee-shirt hier, à l'école?

- Oui, mais je l'ai lavé. Il sent bon. Regarde, sens.

Pis je m'étais rapproché de Cédrik Eberstark pour qu'il plonge son nez quelque part sur Marie-Mai et moi. Mais mon ami dédaigneux m'avait repoussé.

- Non, ça va. Je te crois.

- La tache de sperme est pus là. On a pas le choix de le croire.

C'était Landry le bouffon qui venait de faire

la remarque. Il avait ri très fort, et Cédrik Eberstark en avait fait autant. Mais pas Mammouth.

- Tu t'es pratiqué à glisser en squelette à matin? m'avait demandé Landry.

- Pas en squelette. En skeleton. Oui. Dans mon lit. Je pense que je vais glisser comme une flèche.

- Wow. J'ai hâte de voir ça.

L'attente avait été longue. Je réalisais que Landry, Cédrik Eberstark et Mammouth étaient pas mes plus grands amis. On avait pas beaucoup d'affaires à se dire. On avait vite fait le tour, mettons. Plein de monde de notre classe arrivait, mais toujours pas Crapaud. Dans la foule, je distinguais Hugo, toujours accompagné de son ami avec une queue de rat. Ils jouaient encore à roche-papier-ciseaux-allumette, pis je pouvais voir le petit mongol à la queue de rat s'obstiner à tendre le doigt chaque fois vers Hugo, persuadé qu'un jour, l'allumette parviendrait à brûler le poing de mon ami jouant à la roche.

Crapaud avait fini par arriver! Il nous avait rejoints dans la file. Personne s'était plaint d'être dépassé par lui; c'était comme si Crapaud avait imposé le respect. Ouin. Crapaud était enfin parmi nous. J'avais pas rien de plus à lui dire, mais juste sa présence me faisait du bien. Crapaud a toujours été une présence rassurante pour tout le monde.

J'avais quand même eu envie qu'il me parle un peu. Ça fait que je lui avais dit un compliment : « T'as une belle montre. »

- Merci.

C'était vrai, en plus. Sa montre était super belle. Rouge, en plastique. En plein mon genre.

- T'as pas peur qu'elle pète dans l'eau?

- Y a pas de danger; elle est *waterproof*.

- C'est quoi, ça, *waterproof*?

- Ça veut dire qu'elle peut aller dans l'eau.

J'étais content que Crapaud m'apprenne de quoi.

- Wow. Je pourrais-tu l'essayer?

Crapaud avait eu un genre de mini malaise. Il avait regardé Landry, Mammouth et Cédrik Eberstark, pis il avait enlevé sa montre de son poignet.

- Okay. Mais fais ça vite, quand même, parce que les portes ouvrent bientôt. Pis je veux glisser avec ma montre.

- Je comprends. Je vais faire ça à la vitesse de l'éclair.

Crapaud m'avait tendu sa belle montre rouge en plastique. C'était émouvant, la façon dont il me la passait, comme si c'était la chose la plus précieuse dans sa vie. Pour pas qu'il m'en veuille, je m'étais rapidement attelé à me la mettre après le poignet. Mais il manquait deux ou trois petits trous pour l'attacher. C'était assez fâchant merci. Le bracelet de la montre était trop court pour moi. Landry avait évidemment été le premier à s'en apercevoir. « Hahahaha! Bouboule a des trop gros poignets pour la montre à Crapaud! »

Sur ce commentaire humiliant, le guichetier avait ouvert la barrière. On pouvait enfin entrer sur le site du parc aquatique, la plus grande invention de Saint-Sauvignac depuis le casse-croûte Chez Marielle et Murielle frites, quand j'étais même pas né. Crapaud avait remis sa montre autour de son poignet tout mince. J'avais donné mon vingt dollars, pis on m'avait remis une piasse. Je l'avais glissée dans la poche de mon maillot qui me donne l'air d'avoir une taille de guêpe. Après avoir payé, mes amis étaient partis en direction du vestiaire des gars, pour se changer. J'étais déjà en maillot, mais je les ai quand même suivis, en faisant encore semblant d'avoir envie de pipi. Je voulais encore les voir tout nus. Je pourrais faire ça toute ma vie, regarder des gars tout nus, parce que je suis un petit gars ratoureux. En poussant la porte, Landry avait rien dit, cette fois. Il y avait d'autres gars et même des messieurs. Des messieurs avec beaucoup beaucoup de poil. Je les trouvais

vulgaires. Moi, tout ce que je voulais voir, c'était la peau nue, et à la fois lisse et raboteuse, de Crapaud. Je voulais passer ma vie à regarder Crapaud en train de se changer.

Même si j'avais pas envie, j'étais allé faire pipi à l'urinoir. Mais cette fois, je pouvais pas jouer à l'espion tannant. Non. Crapaud, Landry et Cédrik Eberstark étaient disparus dans les cabines. Quelle tristesse, quand même. Seul Mammouth s'était changé devant tout le monde. Mais Mammouth m'a jamais excité le poil des jambes, lui.

Plus que jamais, l'ennuyante nudité de Mammouth m'avait déçu. C'était exactement ce que je me disais pendant que je me lavais très lentement les mains, pour m'assurer de sortir du vestiaire en même temps que mes amis.

En sortant, Crapaud m'avait demandé pourquoi j'avais pas retiré mon tee-shirt. « Je veux pas avoir de coup de soleil. J'ai les épaules fragiles. Je rougis à rien. » Ma réponse l'avait satisfait. Pourtant, si j'avais décidé de pas retirer mon tee-shirt de Marie-Mai, c'était surtout parce que je me trouvais beau comme ça. C'est tout.

Mon commentaire avait rappelé quelque chose à Cédrik Eberstark : « On devrait sans doute se mettre de la crème. Pour bloquer l'accès aux rayons UV. Pour éviter les coups de soleil. Ma mère m'a prêté une bouteille. »

- Bof. De la crème, c'est pour les filles, avait remarqué Landry.

Les autres avaient approuvé. Le soleil de 12 h 12 (sur la montre de Crapaud) leur tapait sur les épaules nues, mais ils s'en foutaient. C'étaient des vrais vrais gars. J'étais pourtant un peu déçu. J'aurais été heureux de m'offrir pour leur crémier le dos. J'aurais fait ça vite vite vite avec le dos gras de Mammouth, mais j'aurais pris une éternité pour étendre la crème solaire sur le dos doux de Crapaud, et toucher enfin son épaule faite en asphalte.

On était passés devant Chelsea, derrière son stand à bonbons. La « belle » Chelsea. Sa sœur était dans ma classe, en 5^e année. Chelsea était plus pantoute ce qu'elle avait été. Elle avait déjà été ravissante, avec ses beaux gros seins qui semblaient vraiment confortables, mais maintenant, elle était juste triste. Ouin. C'était devenu une fille triste. Tout ce qu'on remarquait, c'était l'alléchant stand à friandises. Elle portait un uniforme (un polo rouge avec écrit dessus « Le Super Parc aquatique de Saint-Sauvignac ») qui lui écrasait les boules. Elle était banale. Les bonbons et les cornets de crème à glace l'upstageaient totalement. Mais l'heure était pas aux sucreries. Pas tout de suite. Même Mammouth avait à peine salivé devant les friandises. Comme nous autres, d'ailleurs. On ne pensait qu'à une chose : la Calabrese.

« On va faire la plus grosse glissade, les gars?

La Calabrese! » C'était Landry qui avait lancé l'idée. Les autres avaient suivi, comme toujours. Je m'étais joint à eux, naturellement. J'étais terriblement excité à l'idée de glisser de si haut en skeleton. On avait tous couru en direction de la Calabrese, la glissade la plus à pic du parc, plus haute que le clocher de l'église de Saint-Sauvignac. Une glissade ouverte, presque totalement à la verticale. On allait inaugurer LA glissade « attraction fatale » de Saint-Sauvignac!

C'était si bon de courir comme ça, entre amis.

*

Le jour où j'ai failli perdre ma petite virilité, j'étais extatique sur la plate-forme de la plus grosse et haute glissade de Saint-Sauvignac, la fameuse Calabrese, et il était 12 h 19 sur la montre de Crapaud. Celui qui avait couru et avait grimpé les marches de la glissade le plus vite, c'était Mammouth. Ça aurait pu être surprenant, compte tenu de son surplus de poids, mais Mammouth avait toujours été un rapide. Ensuite, il y avait Landry et Cédrik Eberstark. Crapaud et moi, on était les derniers de la bande, dans la file d'attente. Normalement, Crapaud courait plus vite que ça. Je crois qu'il avait ralenti sa course pour se mettre avec moi, dans la file. Il est comme ça, Crapaud : toujours bon pour moi. Et toujours beau (pour moi).

Mes amis et moi étions arrivés les premiers! C'était incroyable! C'est nous autres qui allions

inaugurer la Calabrese! Derrière nous, sur la plate-forme, la file s'était formée en quelques secondes. Je reconnaissais à peu près la moitié de ma classe de 5^e année. Pis en bas, les élèves de Saint-Sauvignac au grand complet étaient là. D'où on était, ils ressemblaient à des fourmis excitées.

Le sauveteur au sommet de la glissade, lui aussi en polo rouge, avait donné ses consignes : garder les mains et la tête vers l'intérieur, pas gigoter pour rien, pour éviter de se blesser. Comme il disait : « pour minimiser les risques de blessures ». Il parlait compliqué pour rien, un peu comme Cédrik Eberstark, mais sur le pilote automatique. Il semblait déconcentré. Il pitonnait sur son iPhone. Sans doute qu'il textait sa blonde. Sa blonde devait certainement être très belle, car c'était un gars très bronzé. Tous les gars très bronzés se ramassent toujours avec des filles très belles. C'est quelque chose que j'ai appris, au fil des années.

Mammouth, le tout premier à glisser, était déjà assis, prêt à se lancer dans la glissade du bonheur. Assis de la sorte, il mettait en évidence tous ses bourrelets. Toute une panoplie de replis de peau. C'était disgracieux et triste à la fois. J'avais posé mes mains sur mon tour de taille. Vraiment, il y avait aucune comparaison possible entre Mammouth et moi. J'étais drôlement plus mince que lui. Je ressemblais certainement plus à Crapaud qu'à Mammouth. C'était ça que je me disais.

Pendant que je faisais cette réflexion sur mon poids plus « plume » que « lourd », Mammouth s'était engagé dans sa descente heureuse en poussant un cri d'Amérindien. Pis après, ça avait été le tour à Landry. Pis après, Cédrik Eberstark. Tous les deux avaient crié eux aussi comme des Amérindiens. C'était peut-être un cri de leur tribu, de leur gang dont je voulais tellement faire partie, mais qui m'accueillait pas tout à fait. Qui me tolérait plus qu'autre chose, je dois dire. Ouin. Quand ça avait été le tour de Crapaud, j'avais porté encore plus attention. Je trouvais ça émouvant, la façon dont il repliait ses bras sur son torse. Il croisait les mains sous son menton, comme pour protéger sa précieuse montre *waterproof*. J'enviais presque ses doigts qui touchaient à son épaule ravagée comme par l'acné. Crapaud s'était lui aussi engagé dans sa descente heureuse en poussant un cri d'Amérindien. Je savais ce que j'avais à faire, si je voulais faire partie moi aussi de cette belle tribu. Je peaufinais un cri d'Amérindien en sourdine quand le sauveteur m'avait donné le signal, me permettant de me lancer à mon tour dans la plus grosse glissade de Saint-Sauvignac. Derrière moi, il y avait plein d'élèves de l'école. J'avais vu Mégane (la témoin de Jéhovah), Hugo, le petit gars avec une queue de rat dans une classe spécialisée de mongols, la sœur de Chelsea et les autres. Si mes amis allaient pas entendre mon cri d'Amérindien, je me disais qu'eux, ils pourraient le dire à Landry et sa bande. Que j'avais crié comme eux. Que j'avais le droit de faire partie de leur tribu.

Hugo avait l'air ultranerveux. Ça valait mille piasses, la face qu'il faisait. Il manquait tellement de concentration qu'il avait desserré la main. Son poing était devenu une main à plat; sa roche était devenue une feuille de papier. Pour la première fois depuis longtemps, le petit mongol à la queue de rat était heureux de voir que son allumette brûlait la feuille de papier d'Hugo. Il jubilait comme si sa queue de rat s'était transformée en or.

« Hugo, tu vas porter attention à mon cri, hein? »

Il avait fait oui de la tête, mais aucun son était sorti de sa bouche entrouverte. Il était blanc comme mon tee-shirt de Marie-Mai. Et c'est mon chandail le plus blanc. C'est pour dire.

- Monsieur? Je peux-tu glisser en skeleton?

Le sauveteur bronzé avait lâché une seconde son iPhone et m'avait fait de gros yeux. J'avais été pris pour m'expliquer, une fois de plus.

- C'est inspiré d'une sorte de luge qui se pratique à plat ventre, la tête devant. C'est aérodynamique. C'est pour ça.

- Pas de trouble, du moment que tu gigotes pas pour rien.

Et il avait recommencé à texter sa blonde dont la beauté n'avait d'égal que son bronzage.

Moi, je m'étais placé sur le ventre, tête en avant, les bras collés le long de mon corps, de sorte à cacher mes légers bourrelets. Je m'étais mis dans la peau du sauveteur. J'étais certain que, s'il daignait poser ses yeux sur moi, il se dirait que je ressemblais beaucoup plus à mes minces amis qu'à Mammouth.

Pis je m'étais lancé au seuil de l'extase du haut de la fameuse Calabrese, la glissade qui porte le nom d'une saucisse épicée. J'avais même pas eu à me fabriquer un cri d'Amérindien. C'est ce qui était spontanément sorti de moi quand j'avais senti quelque chose me brûler la poitrine. C'était ça que j'avais senti, en glissant : que je me déchirais en deux. C'était une sensation particulière, parce qu'elle était jumelée au gros plaisir gras de glisser dans la glissade la plus impressionnante du Super Parc aquatique de Saint-Sauvignac. C'était un mélange de plaisir et d'inconfort. Mais quand même, le plaisir avait pris le dessus.

En bas de la Calabrese, j'avais rejoint mes amis, dans le bassin d'eau rougie. Mammouth était comique. Il arrêtait pas de crier « Y a quelque chose qui m'a ouvert le dos! Y a quelque chose qui m'a ouvert le dos! » Il tentait de se tordre le cou pour voir la coupure sur sa colonne vertébrale. Landry, lui, était beaucoup plus calme. Il avait l'air de trouver ça drôle. Il parvenait à voir sa propre plaie en se contorsionnant le cou par-dessus l'épaule, pis en repoussant Cédrick Eberstark dans son dos. Landry semblait fier.

Cédrik Eberstark aussi s'était coupé entre les deux omoplates. Mais il disait rien. Il refoulait des larmes, je pense. Landry avait remarqué les yeux rouges de son ami, mais Cédrik Eberstark avait trouvé une excuse parfaite : « Je n'ai pas précisément mal, c'est à cause du chlore. Le chlore rend les yeux rouges, c'est bien connu. » J'étais triste pour la belle peau du dos de Crapaud. Lui aussi, il avait été coupé le long de sa belle colonne vertébrale, plus visible que celle de Mammouth. Une coupure nette, du cou à ses reins. Landry l'avait remarqué lui aussi : « Regardez comment la coupure de Crapaud est droite! »

Rapidement, d'autres enfants nous avaient rejoints dans le bassin d'eau de plus en plus rouge. Presque tous des élèves de notre ancienne classe de 5^e année, en fait. Dans le lot, j'entendais les cris éperdus de Mégane la témoin de Jéhovah et ceux de la sœur de Chelsea (dont la féminité avait jamais été vargeuse), qui lui demandait plus ou moins gentiment de se fermer la grande yeule.

C'était un carnage, comme. Nos corps commençaient à s'emboîter les uns dans les autres. On était pas capables de sortir de l'eau. Moi, ça faisait pas mal mon affaire : j'étais contre le dos coupé de Crapaud, pis je cherchais à poser mes lèvres sur son épaule raboteuse. Chaque nouveau corps qui aboutissait dans le bassin créait une onde de choc. Ça nous bousculait tous vers l'avant, pis chaque fois, je donnais un petit bec

sur l'épaule ravagée de Crapaud. J'avais le droit : c'était l'impact qui me faisait faire ça. À un moment donné, j'ai décidé de sortir la langue. À chaque nouvelle bousculade, je léchais l'épaule lépreuse de mon ami. Crapaud s'en rendait même pas compte. Ou sinon il me laissait faire. J'étais content!

C'était spécial, comme moment. C'était devenu un véritable chaos de cris de douleur dans le bassin d'eau rouge, mais dans la glissade, ça sonnait comme l'écho d'un bonheur violent. On était toute une tribu d'Amérindiens qui hurlaient. Je hurlais comme les autres, mais moi, c'était d'excitation! L'épaule pleine de cicatrices de Crapaud était rendue mon cornet de crème à glace. Je la léchais avidement. J'avais toujours le droit, parce que les corps continuaient d'affluer derrière nous. Je m'en donnais à cœur joie dans cette formidable bousculade.

Le sauveteur responsable du bassin était catastrophé. Il était comique, lui aussi, avec sa veine de front et sa veine de cou qui menaçaient d'éclater à tout moment. Il s'époumonait à avertir le sauveteur de la plate-forme qu'il fallait arrêter d'envoyer des enfants. Que quelque chose de terrible s'était passé. Que tous les enfants arrivaient le dos en sang. Il était au bord de la syncope, avec ses mouvements de bras de contrôleur aérien hyperactif. L'autre sauveteur, celui ultrabronzé, au sommet de la Calabrese, devait être encore en train de texter sa belle blonde. Il était au courant de rien, et continuait

à envoyer les enfants à la glissade-abattoir.

À un moment donné, par contre, il avait catché. Il avait arrêté d'envoyer des enfants. Les secousses avaient cessé. J'avais plus trop trop le droit de lécher l'épaule gaufree de Crapaud. J'étais plus du tout bousculé, et ça me décevait terriblement. Ça voulait dire : plus le droit de laper Crapaud.

Le sauveteur avait commencé à extirper du bassin rouge le gros Mammouth. Il avait eu beaucoup de difficulté, mais Landry avait fini par l'aider en le poussant à l'extérieur. Puis, il avait sorti Landry, Cédric Eberstark et Crapaud. Mon tour approchait. J'espérais que le sauveteur allait me sortir de l'eau avec plus de grâce qu'il en avait eu pour sortir Mammouth. Après tout, mon tour de taille était plus modeste que le sien.

C'était là, en me regardant le bedon, que le sauveteur avait lâché une terrible sentence :
« Ah ben câlisse. »

Il avait sans doute raison de sacrer. Je devais pas être trop beau à voir : je m'étais tout ouvert du devant. Marie-Mai était coupée en deux, pleine de sang, et mon maillot était fendu. Mon pénis se vidait de son sang. Rien de moins. Contrairement à mon père au cours de la nuit, avec son simple jus de betterave, moi, c'était du vrai vrai sang. Il y avait de quoi paniquer. Mais je pouvais pas m'empêcher d'être profondément content. En plus d'avoir eu le droit de goûter à

l'épaule de Crapaud, j'avais sans doute perdu mon pénis dans la glissoire. Je me croisais féroce­ment les doigts pour que mon rêve se concrétise.

Le sauveteur plein de veines proéminentes avait regardé Crapaud dans le blanc des yeux et lui avait demandé : « C'est ton ami? »

- Hum-hum.

Crapaud avait dit « Hum-hum »! Wow! J'étais sur le bord de vivre la plus belle journée de ma vie.

- Il a glissé sur le ventre, ou quoi?

- Oui, sur le ventre. En squelette, qu'il appelle.

Je me demandais pourquoi le sauveteur veiné ne me parlait pas à moi, directement. J'étais pas inconscient, pourtant. J'étais tout à fait là.

- Je l'amène tout de suite à l'infirmerie! que le sauveteur avait décidé.

Crapaud avait brillamment livré le fond de sa pensée : « Je crois qu'il a besoin d'un très gros *plaster*. »

Le sauveteur m'avait pris dans ses bras et sorti du bassin comme si j'étais un petit sac de plumes. Dans ses bras avec plein de belles veines, je me sentais super mince. Il m'avait

pas échappé, et il était pas passé proche de le faire non plus. C'était très flatteur, tout ça. À l'infirmerie, qui était malheureusement trop près de la Calabrese, il m'avait déposé sur une civière et avait mis de la glace sur mon maillot fendu, en sang. Une infirmière était là, très occupée à grimacer en me regardant le corps. On aurait dit qu'elle était en train d'accoucher, tant sa bouche était pas belle à voir. « *My god! Oh, my god!* »

- Je m'appelle Bouboule.

Je voulais lui simplifier la tâche.

- Tes parents sont avec toi? Ou à la maison?

J'étais étourdi, parce que je perdais quand même pas mal de sang. J'étais surtout surpris de voir que mon corps en contenait autant.

- Réponds-moi donc, s'il te plaît!

Elle avait pas l'air de bien aller, la petite infirmière. Je lui aurais donné 16 ans, tout au plus. Ça devait être sa première job, pis moi je devais être son premier cas problème. Elle semblait trouver que ça partait mal son été.

- Ni l'un ni l'autre. Ils sont ailleurs.

- On peut les contacter?

- Pas vraiment, non. Mon père a un contrat

de clown à gages à Sherbrooke et ma mère est à Saint-Lambert chez Josée Lavigueur. Je suis tout seul ici à Saint-Sauvignac. J'ai des amis, au moins. J'ai Crapaud, surtout, qui...

- On va t'amener à l'hôpital, qu'elle avait lancé, en me coupant rudement la parole.

Elle semblait hyper nerveuse. Sa voix tremblait, et elle arrêta pas de tirer sur l'élastique à cheveux qu'elle avait au poignet, comme si c'était un bracelet.

- C'est si grave que ça ? Vous avez pas un gros *plaster* pour moi?

- Attends, mon petit gars, tu comprends pas, là. Il te faut plus qu'un *plaster*. Tu t'es coupé sur tout le corps. C'est vraiment vraiment pas beau à voir.

- Pensez-vous qu'on va pouvoir réparer mon tee-shirt de Marie-Mai?

*

Le jour où j'ai failli perdre ma petite virilité, on m'avait transporté d'urgence à l'hôpital en ambulance à 1 h 07 de l'après-midi, sur la montre du bel ambulancier. J'avais eu une grosse discussion sérieuse avec le médecin. Un médecin avec des sourcils super généreux. Des sourcils fournis, que ma mère aurait dit. Il m'avait appris ce qu'il se passait sur mon corps :

« Ce que tu as, ça ressemble à s'y méprendre à une subincision. »

Voilà ce qui c'était passé : mes deux seins étaient séparés par une longue coupure. Quelque chose de pointu avait scindé mon corps en deux, dans le sens de la longueur, comme si j'allais me replier sur moi, avec une parfaite symétrie. Comme une carte de fête, si on veut. Mais surtout, non seulement je m'étais coupé le poitrail de haut en bas, je m'étais également fendu le pénis. Comme un fruit au soleil, genre. Mon sexe était totalement éventré, lui aussi de haut en bas.

- Pis c'est quoi une subincision, au juste ?

Le médecin était fier de m'apprendre de quoi.

- La subincision est pratiquée traditionnellement par certaines tribus aborigènes.

- Aborigènes?

- Des genres d'Amérindiens, si tu veux.

- Okay, ça, je connais ça. Ça pousse des drôles de cris, un Amérindien.

- Un aborigène aussi.

- Cool.

- Toujours est-il que certaines tribus aborigènes

se font parfois une ouverture sur leur pénis. C'est une façon de représenter le sexe féminin sur le sexe masculin.

- C'est spécial.

- En effet. Les hommes subincisés peuvent reproduire les menstruations en ouvrant cette plaie au cours de certains rites.

- C'est quoi des menstruations?

- Tu as quel âge? Dix ans?

- Onze ans et demi.

- Bon, ben c'est en plein l'âge auquel les filles de ta classe commencent à perdre du sang de leur vagin.

- Ah! Les menstrues! Oui, je connais. Mon amie Mégane la témoin de Jéhovah les a, ses menstrues. Ça veut dire que j'ai les miennes en même temps qu'elle! C'est ben le fun, ça!

Le médecin avait froncé les sourcils. Ça avait donné une longue bande de poil super droite. C'était quelque chose à voir.

- Si on veut. Écoute, mon petit bonhomme, je sais pas trop pourquoi je t'ai raconté ça. J'ai juste jamais vu un cas comme le tien, en 23 ans de pratique.

- Sans doute parce que je suis spécial, moi aussi.
Comme un aborindien.

- Hum-hum.

Lors de ma glissade en skeleton, j'avais été comme un membre à part entière de cette tribu bizarre. C'est pas pour rien que j'avais poussé un grand cri d'Amérindien.

Le gentil médecin ébloui par mon cas unique m'avait donné de la morphine. J'en avais pas besoin, pourtant, je ressentais pas vraiment la douleur. J'étais surtout content de voir ce qui m'arrivait. De savoir que mon sexe portait les deux sexes en lui. De savoir que j'étais comme les autres filles de ma classe avec mes saignements vaginaux.

Cette mésaventure aux glissades d'eau, je me disais que c'était le premier pas pour perdre ce pénis qui m'encombrait depuis toujours. Je repensais à mon rêve de la nuit passée : la perte de ce sexe que je voulais pas, comme une peau qui pèle. J'y étais, à présent : je commençais à perdre mon pénis couche par couche. Mon pénis pleumerait, jusqu'à devenir un vagin. Une succession de peaux de banane, comme des poupées russes. Oui, c'est ça : des poupées russes. Pis dans la dernière pelure, la plus petite : rien. Gavé de morphine, j'avais souri comme jamais au médecin, persuadé qu'il allait terminer cette transformation jusqu'à ce que j'obtienne enfin mon vagin. Mon vagin tant convoité.

Le médecin était fier de ma réaction. Il trouvait que je gérais bien la douleur. Comme un grand, qu'il disait. « On va t'opérer tout de suite, mon petit bonhomme. C'est quoi ton vrai nom? »

- Appelez-moi Bouboule.

- Alors on va t'opérer tout de suite, Bouboule. Ça te va?

- Vous allez pouvoir m'enlever tout ça?

- T'enlever tout ça ? Tu veux dire recoudre tout ça, non? Oui, on va tout recoudre, et je t'assure qu'on ne verra même pas de cicatrice. Tu seras comme avant, y a pas de soucis à se faire.

- Comment ça, comme avant? Non, c'est pas ça que je veux. Je préfère qu'on m'enlève tout ça. Vous pouvez enlever toutes les couches, s'il vous plaît? Pour voir si y aurait pas un vagin en dessous de tout ça?

Une fois de plus, le médecin avait froncé ses énormes sourcils, qui semblaient grossir de minute en minute. On ne voyait plus qu'une barre de poil.

- Désolé, mon petit Bouboule, mais je peux pas faire ça. Je suis ici pour te soigner.

- Mais si c'est ça que je veux?

- On va te donner une piqûre. C'est un anesthé-

siant. C'est pour pas que tu sentes quoi que ce soit pendant l'opération.

Mon père était arrivé à ce moment-là. Je sais pas comment ils l'avaient joint, mais il était là, dans son costume de clown, encore maquillé. Il avait un sac de glace qu'il tapotait sur son œil droit. C'est que, sous le maquillage, il avait l'œil gauche au beurre noir. Son contrat de clown à gages s'était mal conclu, encore une fois.

Il m'avait pris la main. Il me prenait jamais la main. Ça m'avait fait tout drôle. Je lui avais résumé le topo : tant qu'à être subincisé, autant me départir de mon pénis que j'avais jamais aimé. J'étais comme à un carrefour de ma vie. J'avais la possibilité de continuer (le médecin allait réparer mon petit accident) ou de tout recommencer à neuf (le médecin allait m'écouter et allait retirer la peau inutile qui pendait timidement depuis toujours entre mes jambes).

- C'est la morphine qui te fait dire ça, mon grand.

- Non, c'est pas la morphine. C'est ça que je désire le plus au monde.

- C'est terrible, ce que tu dis là. C'est sûr que c'est la drogue qui te fait dire ça. T'es *stone*.

- Je sais pas trop c'est quoi, être *stone*, mais je suis sûr de pas l'être.

- T'es sous l'influence de la drogue.

- Papa, écoute-moi. C'est pas pour rien que je suis comme ça. Dieu m'a donné un coup de main. Il a commencé le travail. C'est au médecin de le compléter.

Je parlais de Dieu uniquement pour amadouer mon père. Il était pas précisément croyant, mais était réceptif à toutes les bondieuseries de bas étage. Mais pas cette fois.

- Je sais pas quoi répondre à tout ça. Je suis désolé, mon grand. On en parlera avec maman. Dès ce soir, si tu veux.

- Tout de suite, s'il te plaît.

- On sait même pas où elle est.

- Chez Josée Lavigueur. Mais elle m'a demandé de pas te le dire.

Il avait fait un drôle de soupir. Un soupir qui disait : « Bon sang que j'ai pas une vie évidente! » Faut le comprendre, c'était une grosse journée pour lui : un contrat de clown à gages qui avait mal tourné, son fils qui s'était subincisé dans une glissade d'eau, et maintenant sa femme qui en remettait avec son harcèlement à l'endroit de Josée Lavigueur. C'était pas bon, tout ça.

Mon père avait pris un petit temps, comme pour faire le bilan de sa vie, ou de la mienne.

Je savais que ce qu'il allait dire serait décisif. Je redoutais le pire. J'avais raison, d'ailleurs.

- Écoute, mon grand. Je te promets que si, à 18 ans, t'as pas changé d'idée, maman et moi, on va te ramener ici voir le médecin aux gros sourcils, et il fera ce qu'il faut. Ça coûtera ce que ça coûtera. Mais pour le moment, je peux pas dire oui. Le médecin ici va te recoudre tout ça. C'est tout ce qu'on peut faire pour le moment.

Mes larmes avaient rien changé. Je pense même que je pleurais encore, quand l'anesthésie générale s'était manifestée dans mon corps. Mais le reste était flou.

Je m'étais levé trois heures plus tard, le sexe réparé. J'avais la mine basse. Je tenais dans ma main la prescription du médecin. La seule chose qui me satisfaisait, c'était de penser à la pharmacienne froide du Familiprix. C'était évident pour moi que j'allais y montrer mes cicatrices. Comme ça, elle arrêterait sans doute de péter plus haut que le trou avec moi. Elle serait compatissante, enfin. Elle me prendrait dans ses bras et pleurerait très très fort dans mon cou, comme les pharmaciennes de publicité. Et après ça, elle courrait derrière son comptoir et reviendrait avec un remède miracle : des cachets qui font perdre le pénis couche par couche, jusqu'à devenir un vagin. Une succession de peaux de banane, comme des poupées russes. Et si ce médicament existait pas, elle allait me l'inventer, juste pour moi. Oui. C'était ça que je

me disais, avec ma prescription d'antidouleurs dans la main, alors que mon père me tirait l'autre main en direction de son char, dans son accoutrement de clown blessé par la vie.

Ma mère était pas rentrée, ce soir-là. Elle avait passé la nuit en observation à l'hôpital. Elle aurait d'abord sonné à la porte de Josée Lavigueur. Ce serait la célèbre prof d'aérobic en personne qui aurait répondu. Ma mère se serait présentée et lui aurait rappelé son envie de l'inclure dans un spectacle de danse moderne, pas de vêtement. Ce à quoi Josée aurait répondu un « non » catégorique, et aurait refermé sa porte d'entrée avec une certaine vitalité. Mais ma mère se serait pas découragée aussi facilement. Elle se serait mis dans l'idée de simplement s'introduire dans la maison des Lavigueur par effraction, pour convaincre la belle sportive de *Salut, Bonjour!* À l'aide d'un bâton, elle aurait tenté de déloger la grosse boîte d'air climatisé d'une fenêtre au deuxième, dans l'espoir de se glisser dans le trou et de revenir à la charge pour convaincre la maîtresse des lieux. Mais quand la boîte aurait crissé son camp de la fenêtre, ma mère aurait pas eu le temps de se tasser, et elle l'aurait reçue sur la caboche. Aoutche. Le coup lui aurait donné une sévère commotion cérébrale, en plus de lui déplacer une vertèbre cervicale de plus. C'est la belle Josée Lavigueur qui aurait appelé les ambulanciers, en renonçant heureusement à l'idée de porter plainte contre ma mère pour vandalisme et tentative d'effraction dans une propriété privée,

ce qu'elle aurait sans doute mérité. À l'arrivée des deux ambulanciers, ma mère aurait été super lucide. Elle aurait proposé à l'un d'eux (le plus grand et solide des deux) de danser dans son projet chorégraphique. Il aurait rougi, et dit qu'il allait y penser.

*

Il faut pas penser que la deuxième caisse d'air climatisé qu'elle a reçue sur la caboche a fait que ma mère est redevenue frigide au lit et plus prévisible dans la vie de tous les jours. C'est pas le cas. Sa folie n'a pas empiré non plus. Non. Ma mère est juste demeurée une femme épanouie et surprenante, qui coupe les cheveux de son fils unique comme si c'était une plaisanterie et qui demande au propriétaire du Super C de tamiser les lumières. Heureusement. C'est comme ça que mon père et moi l'aimons.

Ce matin, je recommence l'école. J'attends le bus, présentement. Ça va être ma première journée de 6^e année. Dans mon caleçon, mon pénis est comme neuf. Le médecin aux sourcils généreux avait raison : on voit presque pas la cicatrice. Mais celle de mon ventre est hypernette. Hyperbelle. J'ai hâte de la montrer à mes amis. De comparer nos cicatrices, sur l'heure du midi.

Cette nuit, j'ai rêvé que je dormais tout nu en cuillère avec Crapaud, un peu comme on était, encastrés tous les deux ensemble dans le bassin d'eau rougie du Super Parc aquatique de Saint-

Sauvignac. Dans mon rêve, la cicatrice de son dos arrivait pile sur celle de mon bedon. Comme si on était liés. Je me suis levé le sourire aux lèvres. C'était un beau rêve, je trouve.